

Dossier

J-C Bossard

J-N Cloarec

Y Laperche

A Thépot



Coll. Pat.



Coll. Maignen

(de haut en bas)

- Carte d'un soldat convalescent

- Rééducation (1916)

- couloir du 1^{er} étage sur la Cour des Colonnes
- présence d'officiers britanniques

- Boîte de plaques pour la radiographie

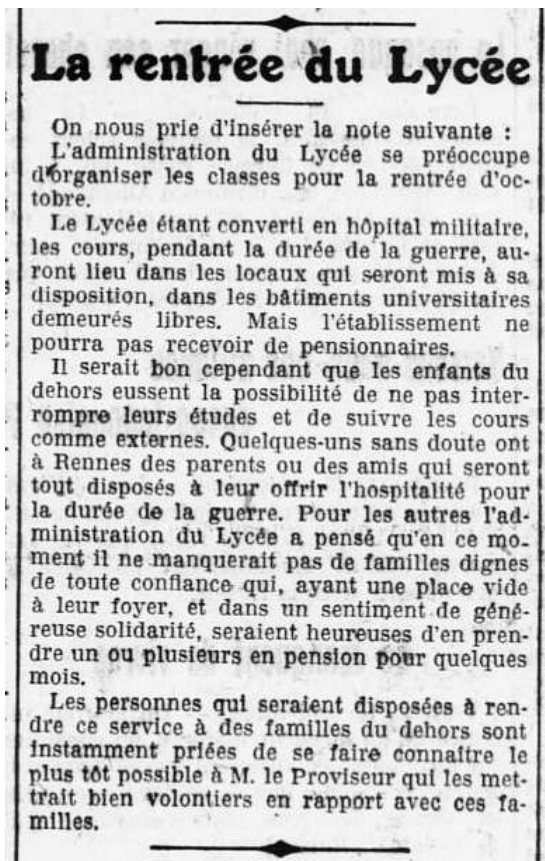
1914-1919 au Lycée de Rennes l'hôpital complémentaire HC 1



Octobre 1914 :

La rentrée du lycée n'aura pas lieu au lycée

3 annonces d'Ouest-Eclair



Depuis l'entrée en guerre au tout début d'août, la "guerre de mouvement" (échec des offensives françaises à l'Est, offensive allemande depuis la Belgique, contre-offensive française sur la Marne [6-13 septembre] et "course à la mer") a fait un nombre effroyable de victimes.

Hôpitaux militaires comme hôpitaux civils sont immédiatement débordés et conformément aux plans de mobilisation des locaux civils sont réquisitionnés pour accueillir la masse des blessés. C'est le cas du lycée de Rennes qui devient l'hôpital complémentaire n°1 : HC1.

1^{er} temps

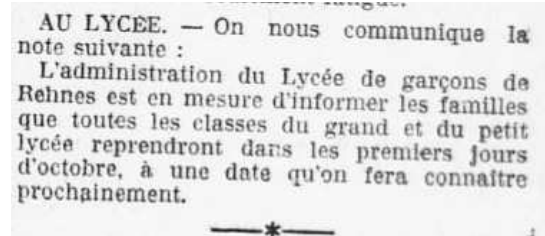
• Communiqué du 14 septembre 1914

(ci-contre)

- Les autorités communiquent que les locaux du lycée étant transformés en hôpital militaire,
 - les cours auront lieu ailleurs
 - l'internat est supprimé
- Elles font appel à la population pour héberger les internes.

2^{ème} temps

• Communiqué du 23 septembre 1914

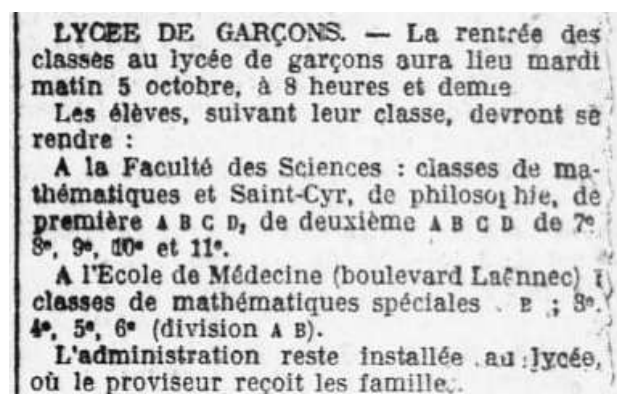


- Les autorités assurent que la rentrée aura lieu au tout début octobre.

3^{ème} temps

• Communiqué du 30 septembre 1914

- Toutes les classes du Petit Lycée (classes élémentaires) et du Grand lycée (1^{er} cycle, 2^d cycle et classes prépas) fonctionneront dans des locaux universitaires voisins "libérés" par la mobilisation :
 - la Faculté des Sciences (q. Saint-Georges)
 - l'Ecole de Médecine (r. Dupont des Loges)
- L'Administration restera au lycée.
- La rentrée s'effectuera le 5 octobre



Appel à volontaires pour la cuisine des blessés

A L'HOPITAL DU LYCEE. — Le service de l'alimentation de l'hôpital du lycée de garçons serait très vivement reconnaissant aux personnes de bonne volonté qui voudraient bien venir peler des légumes pour la cuisine des blessés, le matin, entre neuf et onze heures, ou le soir, entre deux heures et cinq heures et demie.

On est prié de donner son nom et son adresse, en indiquant le ou les jours de la semaine, ainsi que les heures où l'heure dont on pourrait habituellement disposer.

Les inscriptions seront reçues au Lycée par une dame qui s'y trouvera chaque jour, de 3 à 4 heures (entrée rue Toullier). On peut écrire au service de l'alimentation.

Ouest-Eclair, 25 septembre 1914

1914

1916

A la fin février et dans les premiers jours de mars 1916, le photographe Edouard BRISSY, opérateur de la section photographique des armées (créée en mai 1915) est à Rennes. Il y photographie, entre autres lieux, l'Arsenal et l'Hôpital complémentaire n°1.

Sur le front, l'armée française est en train de se replier dans le secteur de Verdun. L'acharnement des combats laisse présager de très lourdes pertes.

Le photographe est en mission et sait que ses clichés passeront devant une commission qui statuera sur leur communicabilité.

Que disent les photos ?

A. T

I

Le grand réfectoire des blessés

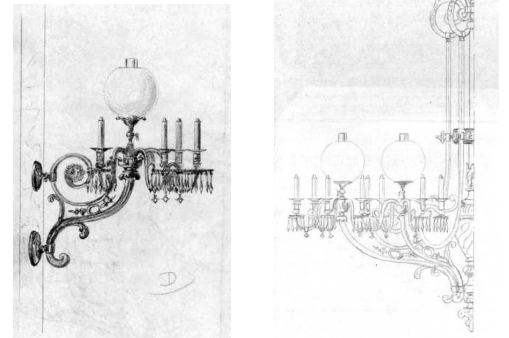


C'est une des plus grandes salles de Rennes où chacun reconnaît la Salle des Fêtes du lycée pour l'avoir vue représentée lors des reportages sur le procès Dreyfus qui s'y est tenu 16 ans et demi plus tôt. La photo est prise en diagonale depuis un point élevé - sans doute le coin de la scène - et s'organise autour de l'axe qu'amorce la femme en blanc du premier plan. Edouard Brissy a été formé aux Beaux-Arts, ses photos sont très composées mais il lui a fallu beaucoup d'empathie et d'autorité pour obtenir des quelque 300 personnes de la salle, cette photo animée, sans aucun "bougé" ou presque ! Il en ressort une atmosphère de convivialité sereine où rien n'est montré de ce qui lie ces hommes venus d'horizons divers pour soigner leurs blessures et rééduquer leur corps.

Le grand réfectoire : 1^{er} arrêt sur image

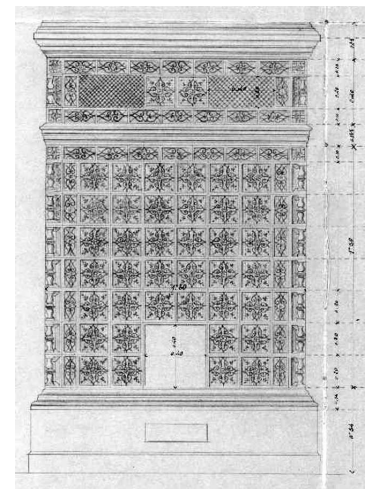
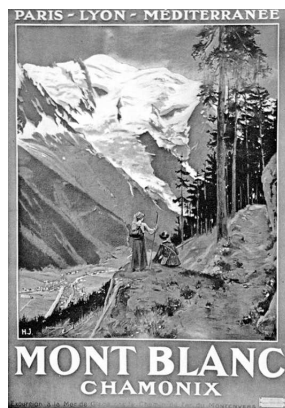
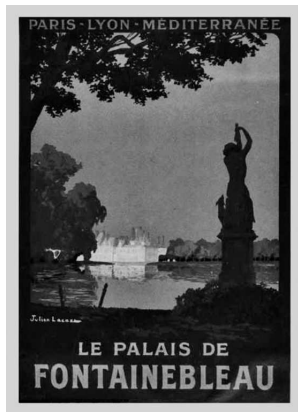
• Le confort est apporté par :

- l'éclairage des lustres et des girandolles
- le grand poêle en faïence de Sarreguemines
[dessinés ici par Le Ray en 1898]



• La décoration est assurée par :

- des cartes à différentes échelles permettant de suivre l'actualité (Noter la France des départements dans ses frontières de 1871)
- des portraits encadrés de personnalités [non-identifiables]
- de grandes affiches de la compagnie des chemins de fer PLM *[cf- ci-dessous]*



Le grand réfectoire, 2^{ème} arrêt : coiffures

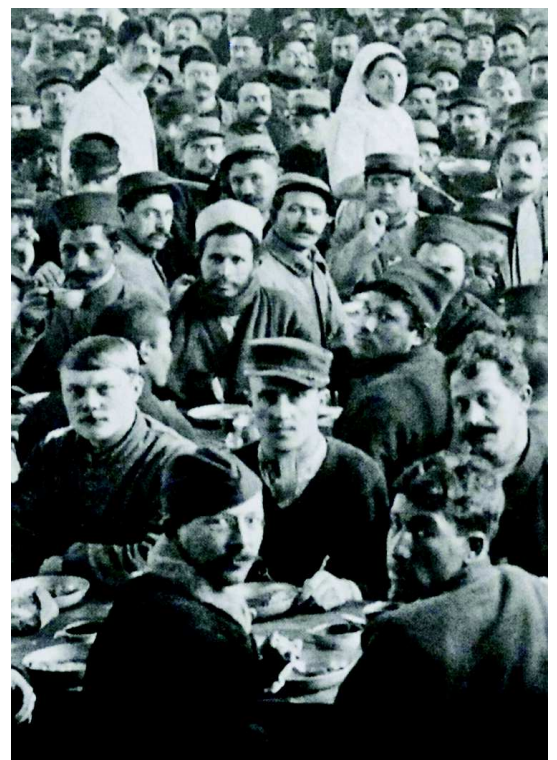
• Il n'y a pas de règle vestimentaire pour venir à table ; chacun vient habillé comme il peut avec les vêtements dont il dispose.

• Certains sont tête nue mais la majorité de ces soldats blessés porte un couvre-chef d'uniforme. Casquette à visière, calot, bérêt, chéchia, chacun arrange cette coiffure à sa guise : enfoncée ou posée, basculée en arrière ou chavirée sur le côté.

C'est une des raisons de l'impression de diversité qui se dégage de cette assemblée : des individus avec chacun leur histoire.

• Dans les rangées de convives attablés, c'est par leur chéchia évasée vers le haut que se distinguent les *tirailleurs* ; il ne semble pas qu'il y ait de *spahis*, dont la coiffe est beaucoup plus haute, mais à droite, au troisième rang de la photo d'ensemble, un soldat arbore ce qui semble être la coiffe tronconique, évasée vers le bas, des *"artilleurs d'Afrique"*. Des articles d'Ouest-Eclair signalent la popularité, à Rennes, de ces troupes coloniales qu'on applaudit quand elles débarquent des trains de blessés.

• Les *tirailleurs* sont assez nombreux dans les premiers rangs. A-t-on voulu souligner l'unité des forces de l'empire ? Européens et "indigènes" partagent les mêmes bancs. Le beau jeune homme mélancolique dont la chéchia rouge est recouverte d'un couvre-chéchia clair, semble le seul à laisser entrevoir qu'il est blessé.



Grand réfectoire : *zoom* sur "le boire et le manger"



La boisson est servie dans de grands brocs dont l'émail a connu des jours meilleurs. De l'eau sans doute, mais aussi du cidre (un litre de cidre alloué par blessé et par jour pour les soldats en Ille-et-Vilaine, le vin étant réservé aux officiers).

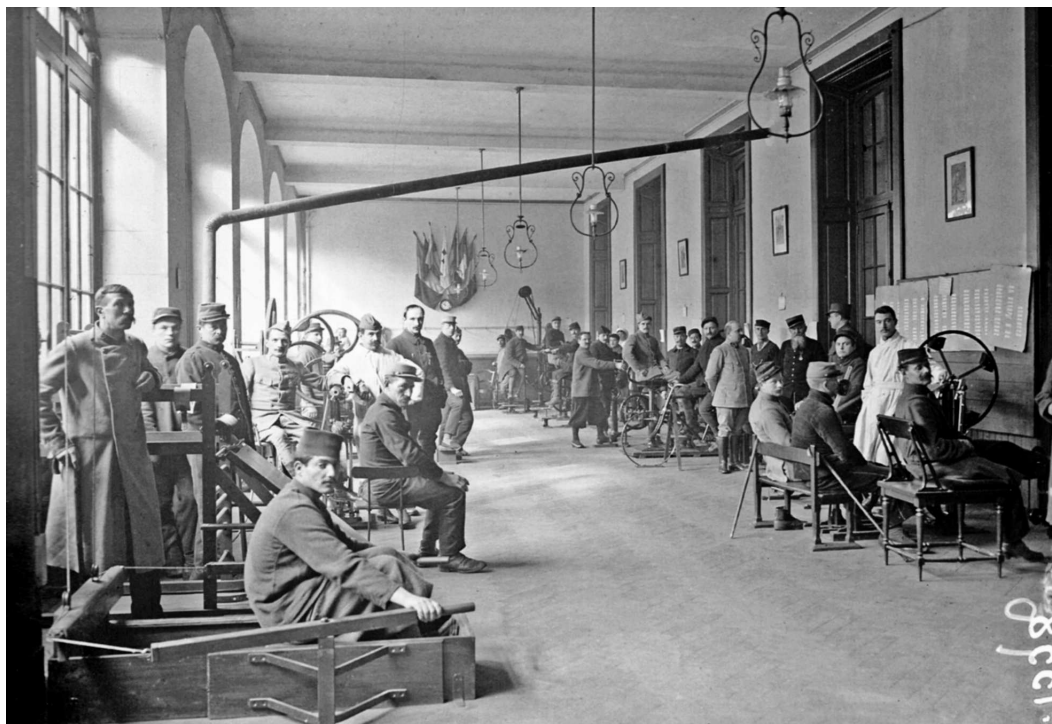
On boit et on mange dans un quart et une assiette en métal (aluminium ?). Cuillère et fourchette fournies par la collectivité ont souvent le manche tordu, le couteau lui, est personnel.

Difficile d'identifier la nourriture (servie à la louche) car les assiettes ont été promptement vidées. Restent, pour caler l'estomac, les gros quignons de pain qu'on aperçoit posés sur les tables ou solidement tenus en main.

II

La grande salle de rééducation

Passés les premiers mois de la guerre, qui ont vu les lieux de soins s'ouvrir en grand nombre pour faire face à l'afflux des blessés, la guerre (nouveaux uniformes, tranchées) devient un peu moins meurtrière et les hôpitaux rennaise diversifient leurs équipements et leurs fonctions. Le HC1 devient ainsi un centre de rééducation par mécano-thérapie (*voir aussi la photo p 5*) bénéficiant des travaux des neurologues du HC5 (Saint-Vincent). Les équipements les plus lourds sont regroupés dans la seconde grande salle du lycée dite "le petit gymnase" (Nb : le "grand gymnase" était devenu la Salle des Fêtes en 1899).



ECPAD/France/BRISSEY EDUARD - SPA - 15 D 1558

Edouard Brissy nous a laissé de cette salle - située au nord de la Cour des Petits - ce cliché d'ensemble et des vues partielles (que nous n'avons pas la place de publier) montrant l'utilisation par mouvements passifs ou actifs, des principaux instruments. Le local a été pourvu d'un poêle. Notez le faisceau des drapeaux alliés qui décore le fond de la salle.

III

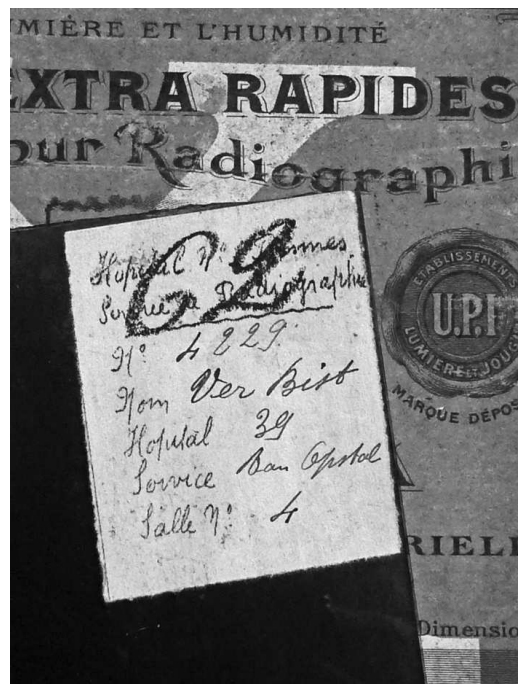
La salle de radiologie

Le HC1 a également été doté, durant la guerre 14-18, d'un équipement d'électrothérapie et d'un service de radiologie (qui doublait celui de l'hôpital militaire) dont bénéficièrent les hôpitaux voisins comme en témoigne le revers de la plaque photographique pour rayons X reproduite ci-contre (coll. Zola).

L'utilisation du rayonnement X au cours de la guerre pour mesurer l'étendue des blessures, repérer les corps étrangers et parfois réaliser des opérations en direct a fait faire des progrès considérables à la médecine (voir p. 14).

L'équipement de radiologie photographié le 3 mars 1916, avait été installé dans ce qui est aujourd'hui la salle de Chimie 1, salle qui, avant la récente rénovation, présentait la particularité de posséder un large espace entre le bureau-paillasse et les gradins. Espace mis à profit pour loger l'encombrant ensemble d'appareils constituant le poste de radiologie.

Curieux d'en connaître davantage, nous nous sommes tournés vers le Conservatoire du Patrimoine Hospitalier de Rennes (CPHR) qui nous a fait rencontrer Jean-Claude BOSSARD, spécialiste de la question (et ancien élève de surcroît !) qui a bien voulu analyser pour nous la photographie (voir article p.13) et nous communiquer pour illustrer ses propos des extraits du catalogue GAIFFE-GALLOT & PILON de 1923 (ci-dessous).



Ce soldat dont nous possédons la radiographie sur plaque de verre, a un nom qui pourrait être belge.

Il venait de l'hôpital 39, dépendant comme le HC1, de la Société de Secours aux Blessés Militaires (Croix Rouge) et installé dans les locaux du lycée de jeunes filles, rue Martenot.

Cliché de 1916 : images pour voir ce qui est caché

ETAB^{LS} GAIFFE-GALLOT & PILON S^{CS} A^C
23, rue CASIMIR-PÉRIER, PARIS VII^E.
Tél. : Fleurus 26-57 - 58.

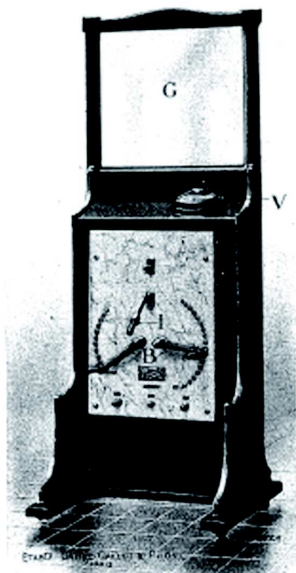


FIG. 8.

RHÉOSTAT DE RÉGLAGE SUR PARAVENT OPAQUE AUX RAYONS X

1^{re} 70x60x70x60 cm. — Poids 87 kg.

B — Manette de commande du rhéostat.

I — Interrupteur sur le primaire du transformateur haute tension.

V — Voltmètre de vérification.

G — Glace opaque aux rayons X. dim. 36x30 cm

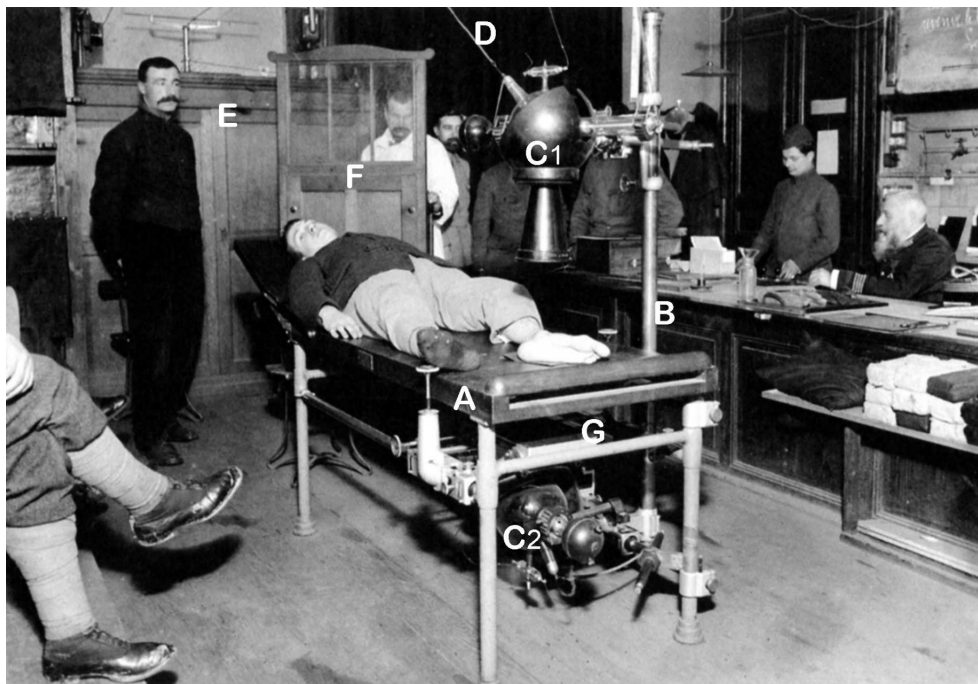
- Extrait du catalogue de la maison GAIFFE-GALLOT & PILON qui a fabriqué le matériel de radiologie livré aux armées alliées. Le paravent présenté en 1923 ressemble beaucoup à celui qui figure sur le cliché de 1916.

- Image représentant Irène Curie installant un tube de Crookes, extraite du téléfilm "Marie Curie, une femme sur le front", 2013 diffusé sur A2 le 11/11/2014. (Capture : J-N C)

L'anode et l'électrode secondaire sont à droite, la cathode à gauche. Ce tube est moins puissant que ceux fabriqués par la maison PILON.



Autopsie d'une installation de radiologie au lycée de Rennes (Hôpital complémentaire n°1)



ECPAD/France/BRISY Edouard-SPA 15 D 11571

Le patient est installé pour un examen du pied gauche sur une table radiologique (A) des établissements Gaiffe-Gallot et Pilon (1). La colonne verticale (B), située sur le côté de la table, sert de support à deux tubes générateurs de rayons X (C1 et C2), l'un situé en haut de la colonne, l'autre en bas sous la table. L'ensemble peut coulisser le long de la table.

Les ampoules à rayons X sont des tubes de Crookes (*cf page ci-contre*) posés dans une cupule opaque en plomb bien visible sur le tube du haut. La mise sous très haute tension de ces tubes induit une ionisation de l'air résiduel qui produit un flux d'électrons vers l'anode et est à l'origine des rayons X. Sous la cupule, un diaphragme de forme conique permet de localiser les rayons. Ces tubes (ou ampoules) de type O.M. ont été créés au début de la guerre et fournis à toutes les armées alliées (1, 2). Le dispositif est alimenté par un trolley (D), relié à un générateur (E). Le pupitre de commande est caché derrière un paravent (F) avec une vitre opaque aux rayons X qui protège le manipulateur en blouse blanche. Le générateur et le pupitre sont analogues à ceux décrits dans la catalogue Gaiffe-Gallot et Pilon. (*cf page ci-contre*)

La présence de huit personnes sur ce cliché montre qu'il ne s'agit pas d'un examen banal. Seuls le manipulateur en blouse blanche et le jeune militaire debout semblent actifs. La présence d'un médecin major (quatre barrettes), de trois militaires debout en arrière plan, d'un autre au premier plan dont on ne voit que les jambes avec les bandes molletières et d'un civil posant bien en évidence devant le générateur, indique une mise en scène pour la présentation de l'installation. L'absence de protection contre les rayonnements des témoins de la scène appuie cette hypothèse. La seule personne civile pourrait être un représentant du constructeur.

Cette installation, avec deux tubes de Crookes de type OM, est une installation performante pour l'époque. Le tube du dessus (C1) permet d'effectuer une radiographie par l'impression d'une image sur une plaque de verre positionnée dans le cadre métallique (G) sous la table. L'utilisation du tube inférieur (C2) permet de faire une radioscopie en positionnant un écran (absent sur le cliché au dessus du malade).

Jean Claude BOSSARD, conservatoire du patrimoine hospitalier de Rennes

1. Catalogue du matériel de radiologie de haute fréquence et d'électrothérapie. Etablissements Gaiffe-Gallot et Pilon, Paris 1920 (<http://www.cnum.cnam.fr>).

2. Jacques LE VOT. Histoire de la radiologie dans le Var. Société française de radiologie, <http://www.sfrnet.org>.

14-18

L'essor de la radiologie

Les rayons X furent découverts par Röntgen en 1895 et dès 1897 Antoine Bécère installa (à ses frais) le premier poste de radiologie à l'hôpital Tenon¹. Cependant en 1914, on compte seulement une dizaine d'installations dans les hôpitaux militaires (dont celui de Rennes) et quelques installations mobiles.

En 1914, ces équipements ne sont pas toujours servis par du personnel spécialisé puisque aucun des 175 médecins formés à la radiologie ne sera mobilisé dans sa spécialité² !

Dès août 1914, trois radiologues (Bécère, Aubourg, Haret) et Marie Curie sont chargés de faire l'inventaire du matériel disponible, de concevoir des installations mobiles et d'évaluer la capacité des industriels à fournir des équipements³. Marie Curie a créé un service de radiologie à la Croix Rouge et fait équiper 18 voitures de radiologie (les *petites curies*). L'équipage était composé d'un médecin radiologue, d'un manipulateur de radiologie et d'un chauffeur. Ces voitures seront, au début du conflit, l'essentiel des moyens radiologiques disponibles à l'avant³.

Le désastre sanitaire qui suit les premiers mois du conflit conduit, en juillet 1915, à une réorganisation des services de santé au sein d'un secrétariat d'état dirigé par Justin Godart. La stratégie initiale de l'évacuation à outrance des blessés vers l'arrière, sans traitement chirurgical des plaies, est abandonnée au profit d'un secours d'urgence à l'avant. Les chirurgiens feront le tri des blessés, les opérations urgentes et organiseront les évacuations vers l'arrière. La radiologie va prendre une place importante dans ce nouveau dispositif de médecine d'urgence qui associera la radiologie à la chirurgie pour le diagnostic et la localisation des projectiles² ⁴.

Sur le front, la chirurgie se fait alors dans des ambulances mobiles dites "*Autochir*", chacune composée de plusieurs véhicules dont un camion de radiologie. Au moins 22 Autochir seront déployées sur le front⁴. Les camions de radiologie seront aussi utilisés dans les *hôpitaux d'orientation et d'évacuation* (HOE). Les voitures radiologiques plus mobiles, desserviront des centres de soins non équipés, à l'avant ou à l'arrière.

Une politique très active de formation des équipes de radiologie fut conduite en parallèle. En 1916, Antoine Bécère débuta un enseignement de radiologie pour les médecins, à l'hôpital du Val de Grâce. Il créa une école de manipulateurs en radiologie contrôlée par Marie Curie qui, par ailleurs, formera aussi des infirmières à la radiologie à l'institut du radium ², ³. Des ingénieurs et professeurs seront aussi formés aux techniques de radiologie par le service de santé des armées. Les grands HOE de la zone des armées, comme celui de Bouleuse dirigé par C. Regaud, seront un lieu de formation pratique.

En 1917, à la reprise de l'offensive, un dispositif important est en place (plus de 500 postes de radiologie dont 21 Autochir et 65 équipages mobiles) permettant un accès rapide au radio-diagnostic dans des HOE bien équipés. En novembre 1918, la France disposait de 850 postes de radiologie, de plus de 1000 manipulateurs et plus de 700 médecins formés à la radiologie².

Les matériels radiologiques évolueront peu pendant la guerre et ceux qui sont décrits à l'HC1 en 1916 sont très proches de ceux du catalogue Gallot-Gaiffe et Pilon en 1923. L'essor de la radiologie résultera plutôt d'une organisation et d'une mobilisation de moyens techniques et humains. Le grand nombre d'examen (plus d'un million) permettra de perfectionner les pratiques et de créer des méthodes nouvelles de diagnostic, de traitement des lésions osseuses (radio-chirurgie avec le repérage et extraction sous contrôle radioscopique) et leur suivi à l'arrière dans les centres d'orthopédie, de physiothérapie et de rééducation.

La guerre a permis l'émergence de la radiologie comme une nouvelle discipline grâce à des personnalités comme Antoine Bécère, Claudius Regaud et Marie Curie qui, avec le soutien de Justin Godart, ont pu imposer leur vision aux militaires.

Y. L.



HC-1, (1916 ?) - L'équipe de radiologie dans la Cour de la Chapelle

Coll. Maignen

¹ Nahum H. *La société française de radiologie fête ses 100 ans*, J. Radiol., 90, 171, 2009.

² Ferrandis J.J. et Ségat A., *Essor de la radiologie osseuse pendant la guerre, rhumatologie pratique*, 2009.

³ M. Curie, *La radiologie et la guerre*, F. Alcan, Paris 1923.

⁴ Chauvin F. et al. *L'évolution de la chirurgie des plaies de guerre des membres en 1914-1918*, Histoire des Sciences médicales (26, 1), 2002.



Rééducation par la gymnastique, Cour des Petits
(à droite le "Petit Gymnase")

De 1917 à 1919, le retour des élèves dans le lycée

Le retour partiel des élèves dans le lycée dès 1917 est attesté par le témoignage de Louis L'Héveder, député socialiste du Morbihan. Il date de décembre 1935, lors du banquet annuel des Anciens Elèves. Le spectacle qu'il décrit est sensiblement différent, de ce que tendent à suggérer les courbes de la photographie d'Edouard Brissy :

"Nous étions alors en 1917 [il a alors 18 ans] et la guerre élevait nos préoccupations bien au-dessus de nos misères d'écoliers."

Une partie du lycée était transformée en hôpital militaire et à travers les grandes vitres nous voyions, dans une cour voisine, des hommes que les champs de bataille avaient hachés, meurtris et diminués ; ce spectacle attristant et lamentable aiguësait notre sensibilité et confirmait en chacun de nous la volonté sereine et ferme de faire tous nos efforts pour éviter à notre pays et à l'humanité le renouvellement de pareilles catastrophes". (cité par N. Talvaz dans "L'association des anciens élèves du lycée de Rennes", Amélycor)

Un document conservé aux archives municipales, vient indirectement confirmer cette restitution anticipée d'une petite partie des locaux scolaires et permet de la situer. Il s'agit du plan de restitution de 1919. (Ci-dessous)

Ces espaces numérotés sont ceux du rez-de-chaussée et du premier étage. La numérotation initiale y allait de 1 à 209 (préau Cour de la Chapelle). Ce qui est restitué en 1919 va du n° 75 au n° 186. On peut, grâce au plan, constater que les locaux non-numérotés (donc dans notre hypothèse déjà restitués) correspondent à l'espace du Petit Lycée (moins le bâtiment Nord), aux salles Sud et Est au rez-de-chaussée de la Cour des Colonnes et aux réfectoires. Les grandes salles de collections d'Histoire Naturelle et de Physique (en "blanc", 1^{er} étage, C) n'ont jamais dû faire partie de l'espace de l'hôpital complémentaire.

AT

